

qu'une servante ne soit pas traitée comme les filles de la maison. L'allure du conte basque est plus décidée. La laideron usurpe une place qui ne lui appartient pas. Elle est mise en lumière pendant que la belle fille est cachée à tous les yeux.

Il suffit de remplacer le caveau par la caverne de la nuit et de transporter la scène au ciel pour que le mythe se manifeste. Pendant l'hiver, les puissances malfaisantes ont séquestré l'aurore printanière. A sa place l'aurore hivernale se pare d'un éclat trompeur. Au moment précis Cendrillon sort de la caverne et reprend sa place. Les détails relatifs aux robes d'éclat progressif rentrent bien dans l'interprétation que nous proposons. Quant au soulier perdu, dont Strabon, XVII, n'a pas dédaigné de nous laisser l'histoire, il peut jusqu'à plus ample démonstration être considéré comme la trace de l'aurore printanière dans le ciel. Les aurores hivernales essaient de la suivre l'une après l'autre, sans y réussir. L'aurore printanière la retrouvera facilement.

Cf. Sédillot, contes de la haute Bretagne : *Le taureau blanc*, seconde partie; l'analogie avec notre conte est très remarquable.

105. LE RICHE HOMME (BARBE BLEUE).

« Il y avait une fois sept frères et une sœur.

Il y avait aussi, au pays, un riche homme qui s'était marié six fois et avait coupé le cou de ses six femmes sans qu'on l'eût découvert.

Le riche homme, veuf de six femmes, obtint la sœur des sept frères.

Mais quelques mois après le mariage, le riche homme se dégoûta de sa femme et lui dit : « Mettez vos parures de noce et venez avec moi. »

Sa femme lui dit : « Pourquoi dois-je mettre mes parures de noce et où voulez-vous me conduire ?

— Hâtez-vous seulement, répondit le riche homme, vous ne tarderez pas à l'apprendre. »

Alors la femme le pria de lui accorder une heure pour chaque épingle qu'elle mettrait à ses habits et une heure pour chaque pièce de l'habit et une heure pour chaque marche de l'escalier, qui avait sept marches.

Le riche homme accorda toutes les heures que lui demandait sa femme. Alors elle avertit ses frères de ce qui se passait.

Elle s'habilla en comptant les heures, et quand elle fut habillée, elle sortit de sa chambre avec son mari.

Quand elle posa le pied sur la première marche de l'escalier, elle cria à sa femme de chambre :

« Claire ! Quel temps fait-il dehors ? »

— Temps de pluie et de tempête ; mauvais temps, Madame. »

Après une heure elle posa le pied sur la seconde marche et cria à sa femme de chambre :

« Claire ! quel temps fait-il dehors ?

— Temps de pluie et de tempête ; mauvais temps. Madame. »

Et de même à chaque marche d'escalier, jusqu'à la septième.

Et quand elle posa le pied sur la septième marche, elle cria encore d'une voix désespérée :

« Claire ! Claire ! Quel temps fait-il ?

— Temps serein, Madame. Vos frères entrent dans la basse cour. »

Alors le riche homme, apprenant ainsi que ses beaux frères venaient au secours de leur sœur, remonta précipitamment les sept marches pour essayer de fuir. Et sa femme monta après lui.

Les sept frères eurent bientôt atteint le riche homme. Ils le tuèrent et le suspendirent au dessus de l'escalier à sept marches à côté de ses six premières femmes.

Puis il dépouillèrent le château de ses richesses et les emportèrent chez eux avec leur sœur. »

C'est moins un conte qu'un canevas. Mais les grandes lignes sont indiquées avec une telle netteté qu'il nous a semblé qu'il y avait intérêt à le reproduire, parce qu'il semble une version indépendante du conte de Perrault.

On remarque d'abord l'absence de l'épisode de la chambre défendue et de la clef tachée de sang. Les Basques le connaissent cependant et nous avons pu le noter, comme une interpolation évidente, dans le conte 98. M. Webster l'a retrouvé également (*Le savetier et ses trois filles*, *Basq. Leg.*, 173). Et l'épisode est tout le conte. La jeune dame qui a vu les cadavres des autres femmes de son mari, cache un « sabre » sous sa robe et coupe la

tête de Barbe-Bleue au moment où il se baisse pour ramasser les clefs, *Fortissima Tyndaridarum*. M. Brueyre, *Contes de la G. Bretagne*, p. 125, et M. Deulin, *Contes de ma mère l'Oye*, citent un certain nombre de contes où figure l'épisode de la clef tachée de sang. On en peut conclure que l'épisode n'est pas attaché essentiellement à la *Barbe-Bleue*, et qu'il est possible que son absence ne soit pas un oubli du conteur basque.

M. Webster donne, à la suite du conte cité (p. 175), une version en analyse comprenant les deux parties du conte de Perrault. Nous y trouvons la réponse à la question de la dame : « Pourquoi voulez-vous que je mette mes parures de noce? — *To die in ; pour vous faire périr parée* », répond Barbe-Bleue. Mais le conte de Perrault ni la version de W. ne comprennent la mention si caractéristique des délais répétés pour chaque épingle, pour chaque pièce d'habit, non plus que la descente réellement dramatique de chaque marche d'escalier. Ces deux traits font l'essentiel du conte souletin. Et c'est pour cela que nous sommes portés à regarder notre version comme indépendante.

Il y a d'autres différences non essentielles. Quand l'héroïne de Perrault crie : « Anne ! ma sœur Anne ! ne vois-tu rien venir ? » Anne répond comme si la question était celle du récit basque : « Claire ! quel temps fait-il? — *Le soleil poudroie, l'herbe verdoie* ». On est en droit de soupçonner que le conte de nourrice arrangé par Perrault procédait comme le conte basque : *Anne ! quel temps fait-il?* La question est obscure avec intention, pour que Barbe-Bleue ne devine point que sa femme attend un secours, car il suit pas à pas sa femme. Perrault, changeant la question, est obligé d'éloigner *Barbe-Bleue*, pour qu'il ne l'entende pas. Il y gagne, il est vrai, plus qu'il n'y perd, par l'apostrophe : « Descendras-tu de là-haut ? ».

C'est à Perrault qu'appartient une autre modification au récit de nourrice : « Donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu ». Il sous-entend la demande des délais successifs, d'ailleurs très bien justifiés dans le conte basque. Il faut du temps pour une toilette de mariée.

La catastrophe de Perrault est bien un peu vulgaire :

« La pauvre femme alla se jeter à ses pieds, toute échevelée. « Cela ne sert de rien, dit la Barbe-Bleue, il faut mourir ». Puis, la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre élevant son

coutelas, il allait lui abattre la tête. La pauvre femme, se tournant vers lui et le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir. — Non! non! dit-il, recommande bien ton âme à Dieu. — Et levant son bras.... Dans ce moment, etc. »

C'est aussi la conclusion du conte de W. : « Il la saisit par les cheveux pour la tuer. Mais ses frères arrivèrent juste à temps pour la sauver de la mort, et ils emprisonnèrent le mari : *They put him in prison.*

Dans sa fâcheuse concision, le conte basque a un trait excellent.

Il montre Barbe-Bleue revenant à la porte de la chambre où il a immolé ses six premières femmes comme un loup au lancé. Il semble que sa femme le suive pour assister à sa punition.

Enfin il faut remarquer comment Perrault traduit la scène de pillage qui termine le conte basque :

« Il se trouva que la Barbe-Bleue n'avait point d'héritiers et qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa jeune sœur Anne avec un jeune gentilhomme dont elle était aimée depuis longtemps; une autre partie à acheter des charges de capitaine à ses deux frères, et le reste à se marier avec un fort honnête homme qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec la Barbe-Bleue ».

La conclusion est en dehors du conte, mais comme elle est bien imaginée pour les enfants ! Après tant d'émotions violentes, ils se calmeront et ne feront pas de mauvais rêves.

106. LA MÈRE JALOUSE ET LA JEUNE PERSÉCUTÉE.

« Une fille était si belle que sa mère en devint jalouse. La marraine de cette beauté la vint voir un jour. C'était une sorcière qui ne se plaisait qu'au mal. Elle connaissait bien la jalousie de la mère, et espérait y trouver une occasion de nuire à sa filleule. Pour l'exciter encore, elle se répandit ce jour-là en longs compliments sur les perfections de la jeune fille, jusqu'à ce que la mère, n'y tenant plus, lui dit : « La vue de ma fille est un supplice pour moi. Si vous m'avez conservé quelque affection, vous m'en débarrasserez. »

La méchante marraine n'attendait que cette parole. Elle prit sa